

daigne leur accorder un répit. Le colonel sait-il que je suis ici ?

—Ma foi ! je n'ai pas eu le temps de l'en prévenir, et il vaut beaucoup mieux qu'il l'apprenne en vous voyant. Il faut lui laisser le plaisir de la surprise à ce brave colonel.

—Dites plutôt le déplaisir, mon cher Maurice, mais enfin mon parti est pris à cet égard.

—Je le crois, parbleu ! bien, mon gaillard, car il y a le chapitre des compensations.

—Je ne vous comprends pas.

—Je me comprends, moi, mais nous causerons de cela plus tard. Allons, en avant, marche ! le moment est venu de se rendre à l'ordre. Tenez, entendez-vous, voilà déjà la cloche du déjeuner qui sonne ? Dépêchons-nous !

Quelle diligence que fissent les deux jeunes gens, M. de Montmagny avait déjà quitté sa chambre lorsqu'ils s'y présenterent, et bientôt ils purent l'apercevoir traversant une allée du jardin et donnant le bras à madame de Sauves pour gagner la salle à manger. Mademoiselle de Chalandray les suivait à quelques pas, au bras de M. de Sauves, et tenait dans sa main le bouquet de son prétendu.

Le colonel, qui avait addiqué dans cette circonstance la tenue militaire, était loin d'avoir renoncé pour cela à ses façons de conquérant. Il avait le sourire sur les lèvres, et sa démarche et ses allures étaient d'autant plus triomphantes qu'il sentait s'appuyer sur son bras l'un des plus nobles blasons et l'une des plus charmantes femmes de France.

Robert s'approcha de son supérieur presque timidement, car la pensée que la duchesse et mademoiselle de Chalandray étaient là ne laissait pas que de lui causer un certain trouble, et il s'inclina profondément devant le comte de Montmagny.

—Excusez-moi, dit-il en même temps, mon colonel, si je ne me suis pas trouvé là à votre arrivée, pour vous présenter mes devoirs.

Ce colonel s'arrêta un instant, laqua son lorgnon sous son arcade sourcilière, puis d'un ton passablement ironique.

—Ah ! vous voilà, vous, répondit-il, ma foi ! vous êtes bien le dernier des officiers de mon régiment que je m'attendais à rencontrer ici.

Là-dessus il continua son chemin sans même daigner s'apercevoir que Robert, plein de confusion, avait tressailli et baissé douloureusement la tête, ni surtout que le bras de madame de Sauves avait frémi sous le sien.

Maurice saisit vivement la main de son camarade.

—Pardon, lui dit-il, pardon, mon cher Robert, je n'avais pas prévu cela.

—Je l'avais prévu, moi, reprit tristement Robert.

Et il alla s'asseoir, morne et silencieux, à cette table, où, pour la première fois de sa vie, il avait le bonheur de se trouver avec sa mère, sur laquelle il osait à peine parfois arrêter furtivement son regard, mais sans pouvoir échanger avec elle une parole.

Qu'aurait dit la maîtresse douairière de la Roche-d'Eon, qui aurait pensé le colonel comte de Montmagny, si, certain de son attitude réservé et discrète, lui un humble lieutenant, un petit officier de fortune, il s'était permis de se mêler à la conversation de ces nobles personnages avec madame de Sauves ?

En somme depuis longtemps déjà au joug si dur parfois de la discipline, disons mieux de la servitude militaire, Robert savait tout ce qu'un subalterne doit de déférence et de respect aux caprices et aux fantaisies parfois les plus arbitraires de ses supérieurs hiérarchiques, et particulièrement d'un chef de corps, mais tout son être se revoltait à la pensée d'avoir à supporter cette tyrannie du grade, exercée d'une façon si humiliante pour lui, non pas tant parce qu'il se trouvait en dehors du régiment que parce que cela se passait sur les yeux de madame de Sauves et de mademoiselle de Chalandray.

Ce qui eût été à peine pour lui, en toute autre circonstance, de simples piqures d'épingle, se transformait alors en coups de poignard, et ce poignard, une main impitoyable se préparait sans doute à le retourner incessamment dans la plaie.

Sous l'influence des préoccupations auxquelles chacun des convives se trouvait en proie, pendant une bonne partie du déjeuner, la conversation ne brilla pas précisément par l'entrain et l'animation. C'est en vain que Maurice se battait les flancs pour obtenir un peu de hausse dans le thermomètre.

On eût dit que, au lieu d'être dans la salle à manger, d'un beau château de Touraine, où il ne manquait ni de jeunes gens ni de jolies femmes, on se trouvait dans une maison de santé, et la température restait invariablement celles des chambres de malades. Un petit incident vint pourtant répandre quelque agitation dans l'atmosphère.

Au dessert, l'une des portes de la salle à manger s'étant ouverte, on vit apparaître sur le seuil Bou-Maza, le grand lévrier de Maurice, qui n'avait, bien entendu, à aucun titre, ni ses grandes ni les petites entrées dans les appartements du château ; car la douairière ne pouvait souffrir les animaux. Bou-Maza tenait délicatement dans sa gueule un magnifique bouquet de fleurs fraîchement cueillies, dont il semblait pour le moment fort embarrassé.

—Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria la douairière, voulez-vous bien chasser cette vilaine bête ! A la porte, Bou-Maza ! à la porte !

—Pardon, bonne maman, pardon, reprit Maurice, je ne demande nullement grâce pour mon chien, dont ce n'est point ici la place ; mais il apporte un bouquet, car il est on ne peut plus galant, mon beau lévrier.

—Lui, or son maître ? fit le colonel.

—Je ne sais, mais encore faut-il qu'il remette son offrande à la personne à laquelle il la destine sans doute, et je crois être son interprète en proclamant que ce bouquet est pour la plus belle. Vous allez voir avec quelle grâce et quelle intelligence Bou-Maza va remplir son office... Bou-Maza ! mon bon chien, écoute-moi bien : Va porter ce bouquet à la plus belle, puis sauve-toi bien vite !

Le lévrier toujours fort empêché de son fardeau et non moins inquiet qu'effaré, attachait, sur son maître des regards moitié interrogatifs moitié suppliants. En voyant M. Chalandray lui désigner d'un coup d'œil et d'un geste impératif la duchesse de Sauves, on put croire un moment qu'il avait compris la tâche à laquelle il était convié ; mais il prouva bientôt le contraire, car s'il avait toute la grâce et la beauté des chiens de sa race, il en avait aussi toute la proverbiale intelligence.

En conséquence, après avoir fait le tour de la table, il vint tout à coup poser son long museau sur les genoux de la douairière. Là il lâcha brusquement le bouquet qu'on avait placé entre ses dents, et qui roula sur le parquet de la salle ; puis il décampa au plus vite.

Plus d'un rire mal dissimulé éclata autour de la table, et les domestiques eux-mêmes eurent grand-peine à conserver leur sérieux. La marquise de la Roche-d'Eon était devenue toute rouge, elle avait pincé les lèvres et dardait sur son petit-fils un œil courroucé. M. de Montmagny, qui était assis auprès d'elle, crut devoir intervenir, et, ramassant le bouquet, il s'empressa de l'offrir à la duchesse, dont il baisa en même temps la main avec une galanterie toute parfumée de traditions de l'ancien régime ; puis il s'écria :

—Mon cher Chalandray, je répare l'erreur de votre lévrier ; mais c'est votre faute aussi. Cet animal n'est pas français. Il fallait lui parler dans sa langue, et je suis sûr qu'il aurait compris tout de suite.

—Merci, mon colonel, répartit Maurice. Vous avez raison. Si notre camarade Sauvageol avait été ici, c'est lui que j'aurais chargé d'être mon trucheman auprès de Bou-Maza.

—Oui-dà ! fit le colonel, il n'aurait plus manqué que d'avoir ici M. Sauvageol ! Mais est-ce que M. Robert ne haragouine pas aussi l'arabe ?

—Excusez-moi, mon colonel, répondit le jeune officier ainsi directement interpellé, je sais à peine quelques mots de cette langue.

—En vérité, vous m'étonnez, monsieur Robert ; ma parole d'honneur ! vous m'étonnez !